

Richard Ford retrouve une place entre son père et sa mère

Passage du livre

Michel Audétat
Journaliste



Philip Roth a décidé d'arrêter d'écrire. James Salter est mort il y a deux ans, Jim Harrison l'année dernière. Il est triste de voir s'éclaircir la forêt des grands écrivains américains. On est donc ravi de constater que Richard Ford conserve bon pied,

bon œil. Il publie un livre enveloppé d'une fine mélancolie, dont la beauté procède d'une quête de vérité: «Entre eux» évoque son père et sa mère.

Dans «Les mots», Jean-Paul Sartre suggérait qu'il ne serait sans doute pas devenu l'écrivain qu'il fut s'il avait connu son père: «Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé.» Richard Ford, lui aussi, associe l'effacement du père au métier d'écrivain: «Si mon père avait eu une longévité normale, il est probable que je n'aurais jamais écrit une ligne.» En réalité, la présence de ce père

ne fut qu'intermittente. Plus de cinquante ans après sa mort, Richard Ford dresse le portrait d'un bon gars de la campagne, plutôt doué pour le bonheur: un grossiste en amidon qui sillonnait la Louisiane, le Mississippi et l'Alabama pour ne retrouver le domicile familial que le temps du week-end. Enfant unique et tard venu, Richard Ford remonte même en deçà de sa propre naissance, vers cette époque où sa mère accompagnait son père sur les routes du Sud. Le couple vivait alors en marge de l'histoire, vagabond et insouciant tandis que le pays s'enfonçait



À lire
«Entre eux», Richard Ford, traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Kamoun, L'Olivier, 190 p.

dans la Grande Dépression. On admire ici la patte de l'écrivain: la fausse simplicité de ce style qui donne un relief si singulier à la vie ordinaire.

Ce texte écrit «à froid» est suivi d'un autre que Richard Ford avait consacré à sa mère et qu'il avait écrit dans les jours ayant suivi sa mort (déjà publié en français, en 1994). Réunis par le livre, les parents sont donc «entre eux» comme ils ont longtemps vécu, sans éprouver le besoin d'avoir un enfant. Mais le livre permet aussi à son auteur de se glisser «entre eux» et de retrouver ainsi sa place de fils.

Le singe «Kasey» a redonné espoir à Ned

Témoignage Ellen Rogers, mère d'un jeune homme tétraplégique, conte l'histoire émouvante de son fils qui a retrouvé son autonomie grâce à un petit capucin spécialement dressé pour l'assister au quotidien.

Anne-Sylvie Sprenger

La vie peut basculer, en quelques secondes. Le jeune Ned et sa famille en ont fait la tragique expérience. En 2005, alors que tout réussit à cet étudiant de 22 ans passionné de sport, un accident de voiture sonne le glas de son avenir qui semblait tout tracé. Le diagnostic est sans appel: «Il est fort peu probable que Ned puisse un jour de nouveau bouger lui-même. Ou parler. Ou même respirer sans l'aide d'un respirateur. Il ne faut espérer aucune amélioration de son état fonctionnel avec des séquelles aussi graves.»

C'était sans compter l'obstination d'une mère, la témérité admirable du jeune infirme, et surtout la présence inattendue de «Kasey», petit singe capucin dressé par l'organisation Helping Hands pour venir en aide aux personnes lourdement handicapées.

En 2011, pour redonner de l'espoir à ceux qui en sont privés – et faire connaître cette initiative encore trop peu connue – Ellen Rogers, la mère de Ned (et de quatre autres enfants), se décide à écrire leur incroyable parcours. «Les dix doigts de l'espoir» reprend alors le film des événements, du soir de l'accident aux dix années de combat qui ont suivi.

La plume n'est évidemment pas littéraire, mais elle est directe, authentique, et remarquablement spirituelle, pleine d'hu-



mour. Sans fard, l'auteure raconte aussi les moments les plus douloureux, comme celui où son fils, qui parvient enfin à se faire péniblement comprendre à l'aide de clignement des yeux, lui dicte la phrase suivante: «J'abandonne.» Et comment elle ne peut alors que le comprendre: «Si cela avait été moi, je les aurais suppliés d'y mettre un terme. Que Ned n'ait pas eu plus tôt des pen-

Ned a perdu l'usage de son corps à 22 ans, après un accident de voiture. Sa mère Ellen (à dr.) a tout abandonné pour se battre à ses côtés. Cary Wolinsky, DR



sées morbides avec tout ce qu'il avait enduré jusqu'ici était déjà plus qu'héroïque.»

Mais la mère de famille ne se résigne pas. La célèbre phrase de Winston Churchill devient alors une boussole dans leur obscurité. Ils se la rappellent en boucle: «Si tu traverses l'enfer, ne t'arrête pas.»

Branle-bas de combat. Ellen Rogers, cheffe d'entreprise dans l'immobilier, abandonne sa carrière pour se consacrer entièrement à son fils. Elle se bat pour qu'il puisse être emmené, dès que son état sera stable, dans un hôpital spécialisé dans le traitement des lésions de la moelle épinière. Ned, quant à lui, se donne à fond dans les séances de physiothérapie et d'ergothérapie.

L'envie de baisser les bras n'est cependant jamais bien loin, tant les douleurs se font violentes, assourdissantes. Mais bientôt, pointe une lueur d'espoir dans ces ténèbres, une inouïe lueur d'espoir: le souvenir

d'un reportage, quelque temps avant l'accident, sur des petits singes dressés pour venir en aide aux personnes atteintes d'un grave handicap. Hasard stupéfiant, le soir même, la mère reçoit un mail de l'école de ses filles, invitant les parents à une conférence où sera présente précisément l'association Helping Hands.

Les trois quarts du livre racontent ensuite la rencontre, l'adoption et le lien puissant qui va se mettre en place entre Ned et «Kasey», une véritable petite «reine mère», aussi affectueuse que terriblement têtue, qui lors de l'embauche d'une nouvelle infirmière ne s'empêche pas de donner son avis sur la question!

Au-delà des aides concrètes qu'un capucin dressé apporte au quotidien (ouvrir un frigo, remplacer des CD, allumer ou éteindre la lumière, tourner des pages, etc.), sa présence fidèle et joueuse permet surtout de redonner le goût de vivre à la personne infirme. Une voie d'avenir à emprunter, assurément. À noter également le versant suisse de ce récit américain: l'organisation Helping Hands a été soutenue financièrement par la Fondation Robmar, en Suisse, qui favorise le lien entre l'homme et l'animal. ●



À lire
«Les dix doigts de l'espoir - Quand l'animal se fait assistant», Ellen Rogers, Ed. Cabédita, 160 p.

Le top 10 livres

Tous rayons confondus
du 29.05 au 03.06

- 1 Quand sort la recluse** Fred Vargas - Flammarion
- 2 Coup de foudre sur le pont de Lucerne. Les enquêtes de Maëlys, T. 14** Christine Pompéi, Raphaëlle Barbanègre - Auzou
- 3 Vernon Subutex, Tome 3** Virginie Despentes - Grasset
- 4 Foutez-vous la paix! Et commencez à vivre** Fabrice Midal - Flammarion
- 5 Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une...** Raphaëlle Giordano - Pocket
- 6 La vie secrète des arbres** Peter Wohlleben - Les Arènes
- 7 Fendre l'armure** Anna Gavalda - Le Dilettante
- 8 Un appartement à Paris** Guillaume Musso - XO
- 9 La Mémoire de Babel. La Passe-miroir Tome 3** Christelle Dabos - Gallimard jeunesse
- 10 Une autre vie** Ueli Steck - Guérin

En partenariat avec:

PAYOT
LIBRAIRE

BD «Giant»

Grandeur et misère des bâtisseurs de Manhattan

Mythe La bande dessinée «Giant» propose un retour dans le New York des années 1930, sur les échafaudages des gratte-ciel et au cœur de la vie des ouvriers.

New York, 1932. La ville est en pleine escalade vers les cieux. À peine débarqué d'Irlande, Dan se fait embaucher, comme tant d'autres immigrés, dans les échafaudages des gratte-ciel. Les ouvriers qui bâtissent le Rockefeller Center pour 1,50 dollar de l'heure n'ont d'autre choix que celui de risquer leur peau chaque seconde. La donne de base est limpide: «Blesse-toi ou fais le grand saut, et je n'aurai aucune misère à te trouver un remplaçant.»

Dan, lui, a justement remplacé un mort, du nom de Ryan

Murphy. Et c'est au taciturne Giant que revient la lourde tâche de contacter sa veuve restée en Irlande avec ses enfants. Sa mission: la prévenir du décès de



son homme, et lui faire parvenir l'indemnité de 50 dollars de la part de l'Union des travailleurs du métal.

Imposture et soulagement

En fouillant dans le petit carton d'affaires personnelles de Ryan, Giant tombe sur des lettres de cette épouse inquiète de n'avoir aucun signe de vie de son mari. Giant décide alors de lui répondre. «Ne t'en fais pas, tout va bien aller.» Ces seuls mots non signés, frappés à la machine à écrire et accompagnés d'une petite liasse de billets, suffisent à rassurer Mary Ann. C'est certain, son mari est vivant, et gagne bien sa vie...

Débute alors une correspondance intense enflammée entre cette femme et un homme qu'elle



À lire
«Giant, tome I», par Mikaël, Dargaud, 64 p.

n'a jamais vu. Giant, de son côté, garde son secret farouchement, même si ses collègues observent cet afflux de lettres avec étonnement. Combien de temps pourra durer ce petit manège?

Avec sa BD «Giant», prévue en deux tomes, l'auteur franco-canadien Mikaël nous fait plonger dans la mythique et vertigineuse photo des ouvriers à casquettes, perchés sur une poutre métallique au-dessus du skyline de Manhattan. Avec un dessin sépia extrêmement maîtrisé et des dialogues savoureux, il zoome sur la misère, les cabanons de fortune dans Central Park, l'alcool de contrebande, les journées à frapper la tôle froide, mais aussi sur la camaraderie, les espoirs, les rêves et l'amour. **Camille Destraz**